

JE GUÉRIRAI

Retournons au village où Paul, étendu sur une épaisse couche d'herbes sèches, se débat contre les étreintes de la mort. La fièvre l'a miné, les blessures l'ont considérablement affaibli, cependant un mieux sensible s'est déclaré. Est-ce la dernière lueur de la lumière qui s'éteint ? est-ce un retour à la santé ?

Le vieillard, médecin de la tribu, ne saurait le dire. Son sujet est fétiche. Il en est convaincu.

Nmolo, reconnu chef de la brigade, arrivait vers ses compagnons. Ce nègre, pénétré de son importance, avait endossé une longue chemise qui, à ses yeux, lui donnait un air de ressemblance avec le maître. Ses sous-ordres s'étaient aussi couverts de quelques bribes de tissus trouvés dans les bagages des négriers. Il est vraiment curieux de voir avec quel empressement, avec quelle passion, les nègres et négresses acceptent les colifichets. Il y a chez eux, plus peut-être que chez les Européens, un besoin de luxe, de panaches, que la civilisation ne fera qu'augmenter. Tout leur est bon pour satisfaire leur goût : clefs de portes, rideaux, tapis, jupons, verroterie, boutons, tapisseries, pourvu que cela soit brillant et haut en couleur. Et cette passion ne doit pas étonner de la part de peuplades qui vont et viennent nues. La toilette ! Pour un collier de verroterie ! mais il n'y a pas une négresse qui ne se vende à ce prix ; il n'y a pas un nègre qui ne gagne une culotte, un chapeau défoncé, une paire d'épaulettes.

Nmolo parla à ses compagnons. Il leur donna de bonnes nouvelles du malade et leur demanda si quelques-uns d'entre-eux désiraient retourner au village

Les réponses à la dernière question furent unanimement négatives. Personne n'eût voulu abandonner le maître.

Nmolo, de son côté, désirait conserver ses fonctions. Beaucoup de nos habiles politiciens en Europe ne mettent-ils pas toute leur habileté à garder le plus longtemps possible le pouvoir entre leurs mains ?

Nmolo ne faisait donc là qu'une chose fort naturelle aux civilisés.

Outre son attachement sincère, Nmolo avait, pour l'entretenir dans son dévouement, un grain de gloriole que l'habitude devait transformer en un sentiment réel et non égoïste.

— La saison des pluies interdit tout voyage vers le nord, le maître ne perd donc pas de temps; les frères blancs qu'il veut aller rejoindre sont obligés de l'attendre, disait-il dans son langage.

« Quand notre bon fétiche sera guéri, il voudra partir. J'ai compris qu'il veut toujours marcher entre le soleil du matin et celui du soir. La rivière Loumembé va dans cette direction, c'est la route toute tracée. Mais pour la suivre il nous faudrait une pirogue grande et solide. Choisissons un beau tronc d'arbre et mettons-nous à l'œuvre.

— Et si le maître voulait aller reprendre la route qui part du village? objecta un nègre.

— Choisissons au moins l'arbre; abattons-le pour lui donner le temps de mourir; vous le savez: arbre qui vit, ne se laisse pas travailler.

« Nous conduirons le maître jusqu'à ce qu'il nous dise de le quitter. Il nous a donné des armes, des vêtements; il nous donnera encore de la fortune. Que serions-nous sans lui? Que serons-nous avec lui? Répondez intérieurement à ces deux questions. Il a fait ce qu'il a pu pour nous, quand il ne nous connaissait pas; que ne fera-t-il pas pour nous récompenser de nos services! Pensez-y. Je vais le voir encore, lui parler. »

Nmolo rejoignit son blessé qui, les yeux ouverts, reposait sur sa couche d'herbes.

— Maître, lui dit le noir, ne laisse pas aller ta vie, en nous laissant ton corps. Nous te conduirons auprès de tes frères.

— Je suis bien faible, Nmolo, j'ai besoin de tout mon courage pour ne pas me laisser mourir.

— Tu as bien détruit nos ennemis rien que par ta pensée, tu revivras bien dans ton corps!

Ces paroles, qui exprimaient une vive confiance chez Nmolo, eurent pour résultat de fortifier le malade.

Il lutta contre la maladie; il força sa constitution à résister, à réagir: il devait vaincre.

Une idée dominante lui fouettait le sang.

Où était sa sœur? sa blessure était-elle légère ou mortelle?

Il voulait le savoir. Il voulait vivre pour ressaisir le bonheur, pour devenir le frère de son ami.

L'espérance faisait oublier la souffrance.

Aussi disait-il avec conviction:

— Puisque ma blessure ne m'a pas tué sur le coup, je guérirai.